

un zime de Cathou (Bxl, 2017)

GROSSE
et FIERE!

QUEER

MILITANTISTE GROS

FOURNITUDE

COUPS de GUEULE

POESIE

FETINISTE

THEORIES

FETI

POILS

NORMES CORPORELLES

Ca va!

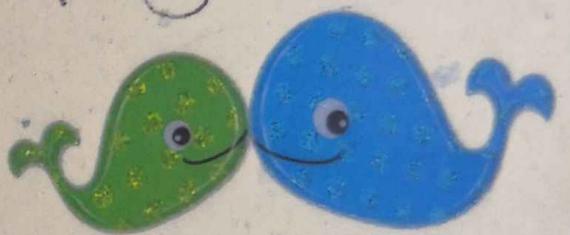


Tu tiens
entre les mains la deuxième édition
de "Grosse et fier" - un peu comédienne.

A l'été 2017, j'ai rassemblé ces
textes pour la plupart déjà partagés
(blog, réseaux sociaux).

Bonne lecture!
et paillettes ♡

Cathos



* Mes blogs: <http://grossefem.tumblr.com>

" cathotaret.blog

* Contact: cathotaret@gmail.com

* Autrice: Catherine Wallermaier



Merci de me citer si tu souhaites
partager mon contenu :)

⚠: le titre de ce zine est inspiré par celui de
l'ouvrage de Charlotte Cooper "Fat and Proud" (1998)

Mes cuisses

J'aime mes cuisses
Fermes et tendres
Rebondies et musclées

J'aime mes cuisses
Dans leur transparence
Avec leurs creux et fissures
Avec, entre les traits laissés par les lames,
Comme autant de fossés et marécages
Entre les cicatrices,
Les collines de cellulite

J'aime mes cuisses
Quand elles retiennent
La main de mon amante
Tandis que ses doigts
S'agitent s'agitent
Dans mon vagin

J'aime mes cuisses
Quand en quelques minutes
J'ai gravi les marches
Jusqu'à la citadelle



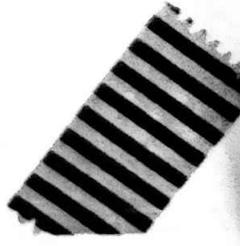
Conquérante et rebelle

J'aime mes cuisses
Même si les accoudoirs des fauteuils
Appuient, s'enfoncent
Tandis qu'elles sont
Contre les standards
Contre l'uniformité
Mes remparts à ces contreforts
Qui oppriment leur gracieux gras

J'aime mes cuisses
Pour leur souplesse
La partie de mon corps
Qui peut s'étendre
Les jambes tirées
Les pieds joints
Ma tête qui approche mes genoux
La paume de mes mains qui dépasse
Mes orteils

J'aime mes cuisses
Quand le liquide éjaculé
Toujours différent
Qui refuse d'être expliqué
Par leur science
Jaillit et dégouline
Dégouline et les irrigue

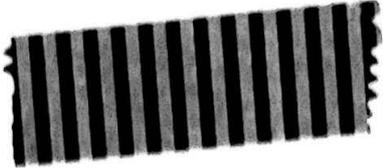
J'aime mes cuisses
Recouvertes d'éclairs scintillants
Anais a appelé les siens
Ses rayures de tigresse





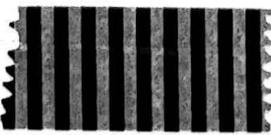
Peu de crèmes préventives
Chères
Tout comme le cycliste en coton
Et rare à ma taille
Et encore plus rare
S'il ne fait pas office de gaine
Ce en quoi je ne vois aucun gain
Peu accessibles,
Les bandes autocollantes en dentelle
Livrées depuis les Etats-Unis
Ni pratiques
Parfois trop fines
Pas adaptées à tous les corps
Mais je commande quand même pour voir

Commande
Car c'est incommode
Cette douleur
Au moment où commence
Le frotte-frotte-frottement
Il me reste deux minutes
Avant de ne pouvoir plus marcher
Frotte, frotte, creuse, creuse
Puis il faudra nourrir
La peau
L'inflammation
Attendre que ça guérisse
Recouvrir
Même sous la chaleur



Nos cuisses
Nous, on se dit
Qu'on les aime
Nos cuisses
Pour nous, on les aime
Envers et contre les messages
Qu'on devrait intégrer
Qu'elles sont pas désirables
Qu'elles prennent trop de place
Alors que c'est notre environnement
Qui est étriqué

Moi, je trouve que
« Peau d'orange »
Ça donne envie de lécher
Ça sent bon et c'est doux
Comme une peau d'orange
A vergetures comme des éclairs
Si c'est pas la preuve
Que je les connais
Et je peux les aimer
Mes cuisses
En résistance
Et avec passion



Les corps sont des lieux de RESISTANCE



Les désirs sont des armes.



G

R

O

S



I

E



EME



T



B

R

U

Y

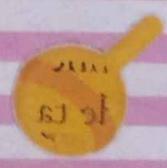
A

N

T

E

S



Les combats contre l'oppression des personnes grosses

1: Riot Not Diet

Il existe des tendances dans les façons dont témoignent, militent ou s'organisent les personnes grosses et dans les moyens qu'elles utilisent pour le faire. Peut-être inconciliables. Certainement pas irréconciliables. D'une oppression commune découlent une multiplicité de vécus et une grande variété de mécanismes de gestion des discours dominants.

En ce qui me concerne, je me revendique du militantisme gros (fat activism) depuis près de cinq ans et la hargne avec laquelle je hurle *Riots not Diets* (la rébellion, pas les régimes) demeure inchangée. Il s'agit d'un rejet de l'industrie des régimes et de la chirurgie de perte de poids (inefficaces sur le long terme de toute façon (0)), un cri féministe s'élevant contre le contrôle du corps des femmes et un appel à s'engager dans le changement social, la rébellion, voire les émeutes. Pour paraphraser librement Naomi Wolf : une société qui fait une fixette sur la minceur des femmes est une société où celles-ci n'ont pas l'espace de cerveau disponible pour se rebeller (1). Cette affirmation laisse pourtant peu de place à la capacité de négocier avec les injonctions, d'user de stratégies ou de survivre en mode guerrière même en intériorisant et en incorporant les normes sociales de minceur (2). Par ailleurs, Wolf appartient à une lignée de féministes minces qui parlent volontiers de l'idéal de minceur et de ses conséquences sur les femmes, mais jamais des femmes grosses. Je reprends volontiers le constat de Kathleen LeBesco : si nos corps sont considérés comme abjects, révoltants, écœurants (*revolting*), nous pouvons toujours nous les réapproprier en corps en révolte (*revolting*) (3).

Riots not Diets. Ce slogan anti-régime coupe l'herbe sous le pied aux personnes qui commentent nos corps, le contenu de notre caddy ou notre état de santé supposé. Il invite celles-ceux qui suivent des régimes visant la perte de poids à éviter de nous en rabattre les oreilles. Difficile en effet de ne pas entendre derrière leurs propos sur leur propre poids qu'yels ne veulent pas devenir ou rester comme nous, gros-se. On se passe très bien de ce rappel social de plus de l'invivabilité de notre corpulence (4), quelle que soit la raison invoquée cette fois : santé, beauté,...

Avec cette demande de bienveillance à l'égard des (autres) personnes grosses, il ne s'agit pas d'enjoindre celles-ceux qui sont au régime ou qui planifient une opération gastrique au silence, mais plutôt de les inviter à réfléchir à l'usage de leurs mots et des espaces dans lesquels yels les déploient. On échappe rarement au sous-entendu que notre corps est foncièrement mauvais (pubs, médecins, documentaires,...). Et on demande dès lors juste un peu de répit. Dans certains contextes, sur demande, je suis bien sûr toute disposée à écouter les personnes qui souhaitent me parler de leurs régimes et surtout du mal-être qui pousse à s'affamer ou à subir une chirurgie dangereuse. D'autant plus qu'il est largement alimenté par le monde médical. En effet, difficile de résister à l'envie de perdre du poids quand on vous la présente comme la condition pour tomber enceinte et pour une grossesse sans complications ou bien encore quand votre endocrinologue ou chirurgien-ne y conditionne une partie de votre transition (5).

Je rêve, pour toutes les personnes gros-ses, de ces espaces où nous ne sommes pas contraint-e-s de s'entendre répéter *ad nauseam* que nos corps sont invivables. Tant qu'ils sont rares, il faut se soutenir et se respecter les un-e-s les autres au lieu de présenter d'un côté les « hyperdéconstruit-e-s » qui pourraient résister à ces injonctions et de l'autres celles et ceux qui se dépatouillent difficilement avec elles. Et puis, il n'y a pas qu'une façon de résister. Il n'y a pas des choix qui font de vous un-ebon-nemilitant-e et d'autres qui vous excluent de l'activisme. L'éventail de nos résistances, de nos stratégies et des récits de nos survies dans un monde hostile et anti-gros-ses est la preuve de notre richesse et de notre force.

Je suis grosse et fière de l'être par-dessus le marché ! Autant vous dire que beaucoup de gens ont du mal à l'avalier. Dans sa version la plus basique, leur outrage puise avant tout dans une pensée qui voit le corps comme intrinsèquement sale, séparé de l'esprit et comme une carapace qu'il faudrait détester, en particulier si vous êtes meuf et/ou trans*. Les réactions se déclinent aussi sur le mode : tu es malade, tu es obèse, comment peut-on être fière d'être malade ? Toutes les personnes malades, handicapées ou souffrant de troubles mentaux se retrouvent ainsi, par ces discours, confinées à une haine de leur corps tandis que les minces valides se pavanent. Et puis bien sûr, il y a ce registre : il est socialement convenu que tu es laide et toi, en tant qu'individu-e, tu n'as pas le droit de prétendre déroger à cette règle, les normes de beauté sont faites pour être respectées et l'ordre sexiste, raciste, postcolonial, classiste, validiste, âgiste, grossophobe qui le sous-tend également. Ces dernières années, reflet de la panique morale autour de la grosseur, on a aussi massivement accusé sur les *fat activists* de « promouvoir l'obésité » (6) (ah oui, il paraît que ça s'attrape comme ça puisque l'OMS a décrété à la fin des années 90 que c'était une épidémie, terme pourtant réservé aux maladies contagieuses... noooooon, ne me regardez pas m'apprécier comme je suis, vous pourriez vous transformer en ça aussi)(7).



Notes :

(0) Eh oui, figurez-vous qu'aucune étude n'a jamais prouvé qu'il y avait une garantie de maintenir une perte de poids au-delà de quelques années. La perte de poids échoue sur le long terme pour l'écrasante majorité des gens. Ce n'est pas une question de volonté mais de métabolisme. Cliclic: Lucy Aphramor, *Validity of claims made in weight management research: a narrative review of dietetic articles* ; Ragen Chastain, *Seriously, Weight Loss Doesn't work*

(1) "Une culture qui se concentre sur la minceur des femmes n'a pas une obsession pour la beauté des femmes mais pour leur obéissance. Les régimes sont le sédatif le plus puissant de l'histoire des femmes ; une population calmement folle est une population docile », traduction par mes soins de : "A culture fixated on female thinness is not an obsession about female beauty, but an obsession about

femaleobedience. Dieting is the most potent political sedative in women's history; a quietly mad population is a tractable one." Naomi Wolf, *The Beauty Myth*. Ce classique des années 90 a été traduit en français sous le titre *Quand la beauté fait mal*. Dans le même registre, le *Beauté fatale : Les nouveaux visages d'une aliénation féminine* de la journaliste Mona Chollet est un ouvrage francophone plus récent et incontournable.

(2) Une critique développée par la chercheuse et militante anglaise Charlotte Cooper dans *Fat and Proud. The Politics of Size* en 1998 (pp. 5-6). Retrouvez-la sur obesitytimebomb.blogspot.com, charlottecooper.net sur et dans son dernier ouvrage *Fat Activism: A Radical Social Movement*, 2016

(3) Dans *Revolting Bodies ? The Struggle to Redefine Fat Identity*, 2004 et l'article "Queering Fat Bodies/Politics" dans *Bodies Out Of Bounds. Fatness and Transgression*, 2001.

(4) Sur la vie de personnes grosses comme vivable et digne d'être vécue dans un contexte de « minceur obligatoire » voir l'interprétation des théories de Judith Butler par Charlotte Cooper dans *Fat Activism: A Radical Social Movement* et celles de McRuers, Rich et Wittig par Jackie Wykes dans « WhyQueering Fat Embodiment ? » 
l'introduction de *Queering Fat Embodiment* (consultable en grande partie sur google 
books) : https://books.google.be/books/about/Queering_Fat_Embodiment.html?id=jBE3DAAAQBAJ&redir_esc=y Si comme moi, vous êtes un peu intello mais beaucoup paresseux-se, voici la vidéo de présentation du 
livre : <https://www.youtube.com/watch?v=G8g5lsiOkA8> 

(5) Francis Ray White, « Fat/Trans: Queering the Activist Body », 2014, dans *Fat Studies. An Interdisciplinary Journal of Body Weight and Society*

(6) Pour dédramatiser, quelques articles : <http://www.fatgirlflow.com/glorifying-obesity/> ; <https://www.bustle.com/articles/115527-rachele-cateyes-glorifying-obesity-illustrations-fight-fatphobia-one-adorable-and->

body-positive-step-at-a-time ; <https://danceswithfat.wordpress.com/2015/09/21/just-hanging-out-glorifying-obesity/>



(7) L'Organisation Mondiale de la Santé organise en 1997 un sommet sur *Obésité : prévention et prise en charge de l'épidémie mondiale* qui fige au niveau global les définitions du « surpoids » et de l' « obésité ». S'en suivent une panique morale reprise par les médias et une légitimité pour la stigmatisation et la culpabilisation des personnes grasses.



20 mai · Modifié ·
Performer sur la grosseur en tant que grosse, sans stigmatiser.
Performing fatness on stage as a fatty and fat activist.

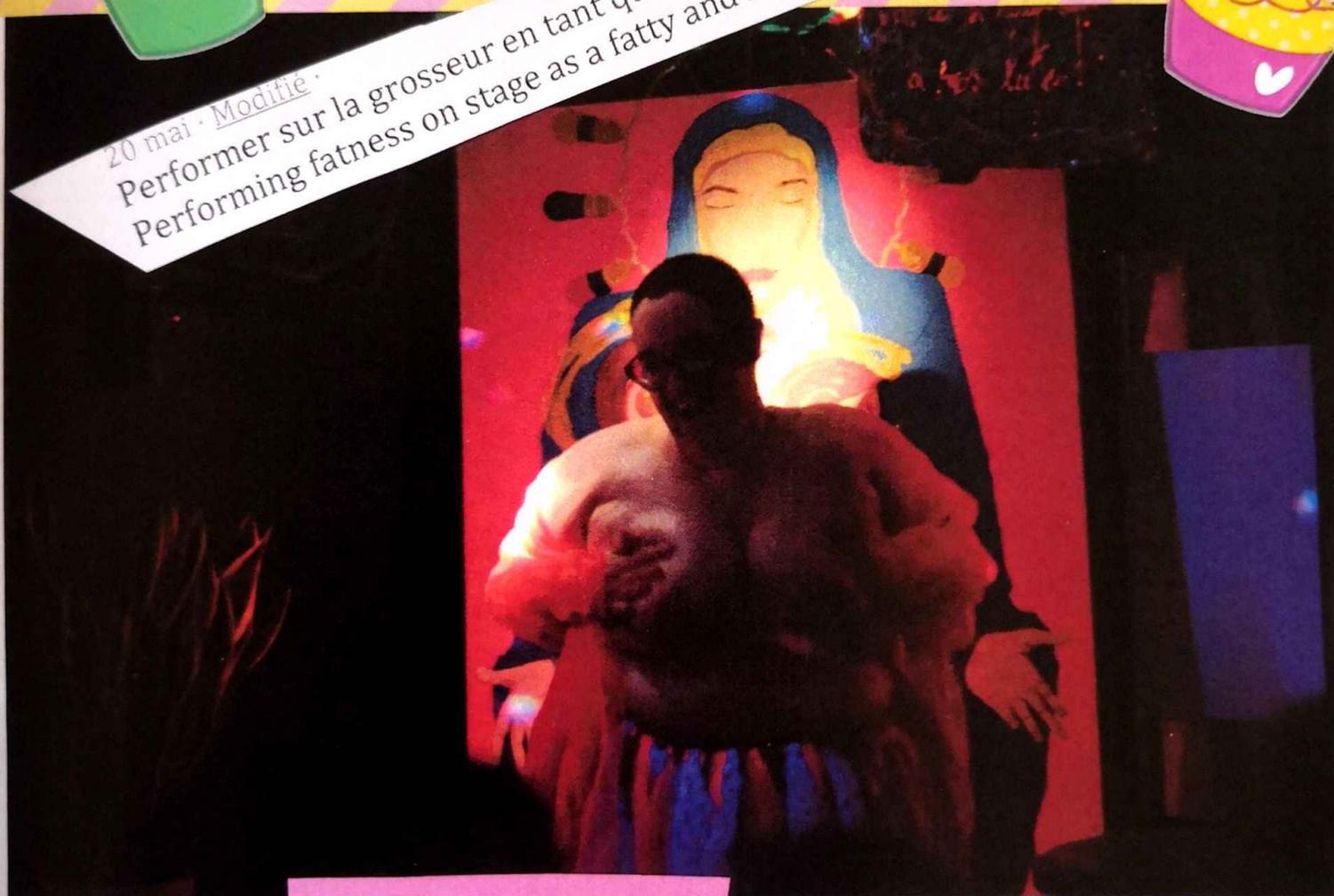


Photo: Florette Gros

Bruxelles, 11/05/17. Vermissage "La Vie en... Rose Butch",
expo organisée par ARThursday. Cabaret coordonné par
Pablo Alves Antim process. ♡

GIS

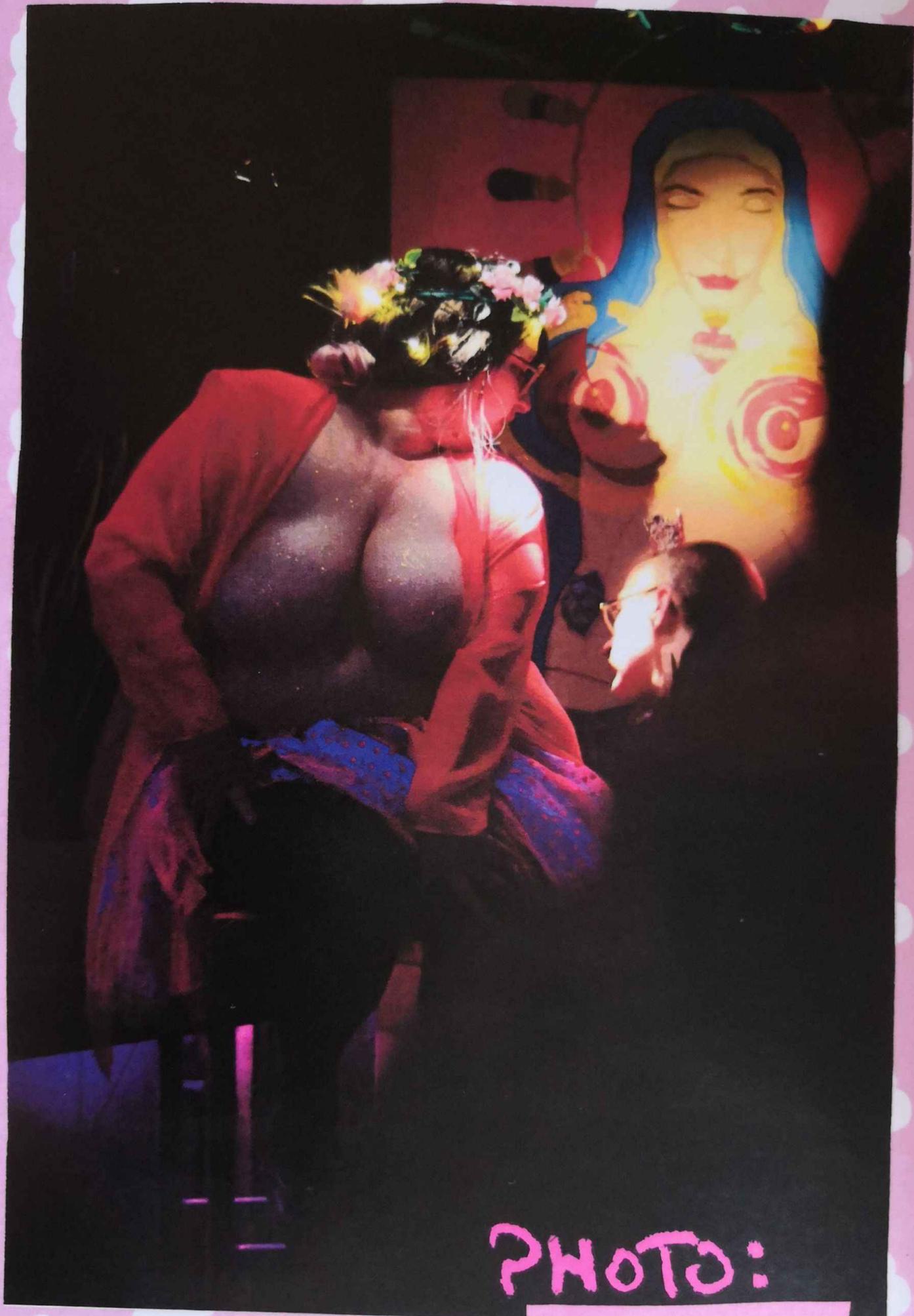


PHOTO:

FLORETTE GROS

Quand Pablo m'a demandé de participer aux performances surprises qu'il préparait pour le vernissage de l'expo de mon amoureuse, j'ai été super enthousiaste à l'idée de prendre part à cet univers fabuleux. Il souhaitait que je rende hommage à la toile Burlesque Virgin qui fait partie d'une série sur les injonctions paradoxales faites aux femmes et aux personnes lues comme telles.



« www.rosebutch.com »



On m'a dit: sois dans le burlesque et fais du playback sur "la vie en rose" (j'ai choisi la version préférée de Rose, celles de Grace Jones). (sois solennelle, désolée Pablo, je n'en fais qu'à ma tête ^^), Là, directement, j'ai su qu'il me serait impossible de me plier aux règles du burlesque. J'ai horreur de la distinction, empreinte de respectabilité, faite entre érotisme et pornographie. Impossible pour moi d'être dans un registre dicté par le "male gaze". Et impossible de cacher certaines parties du corps (libérons les tétons quoi) comme si elles détenaient une dimension érotique tabou. C'est pour cette raison que je me suis inspirée autant du néo-burlesque que des principes du postporn. C'était d'ailleurs l'occasion de prendre position contre le slut-shaming et le rejet des travailleuses du sexe dans le féminisme institutionnel.

Comme il s'agissait d'un cadeau pour Rose, je voulais aussi rendre visible le désir et l'intimité qui nous animent. Loin des clichés: gouine et queer, c'est-à-dire marrant, déjanté, bourrin, trashy, punk, décalé, crado. On m'a dit après: riotgrrrl et c'est tout à fait ça. Donc la dernière partie de la perf était super importante. Je sautais dans tous les sens en agitant mes seins frénétiquement, toute en éclats de rire. La partie "strip-tease" pour répondre aux instructions: lâcher ma merveilleuse cape dorée, les fleurs bloquées sous mes lourds seins et, surtout, une participation du public à faire des trous dans mes collants à l'aide de mini fourchettes à frites (Bruxelles, je t'aime) avant d'appliquer des

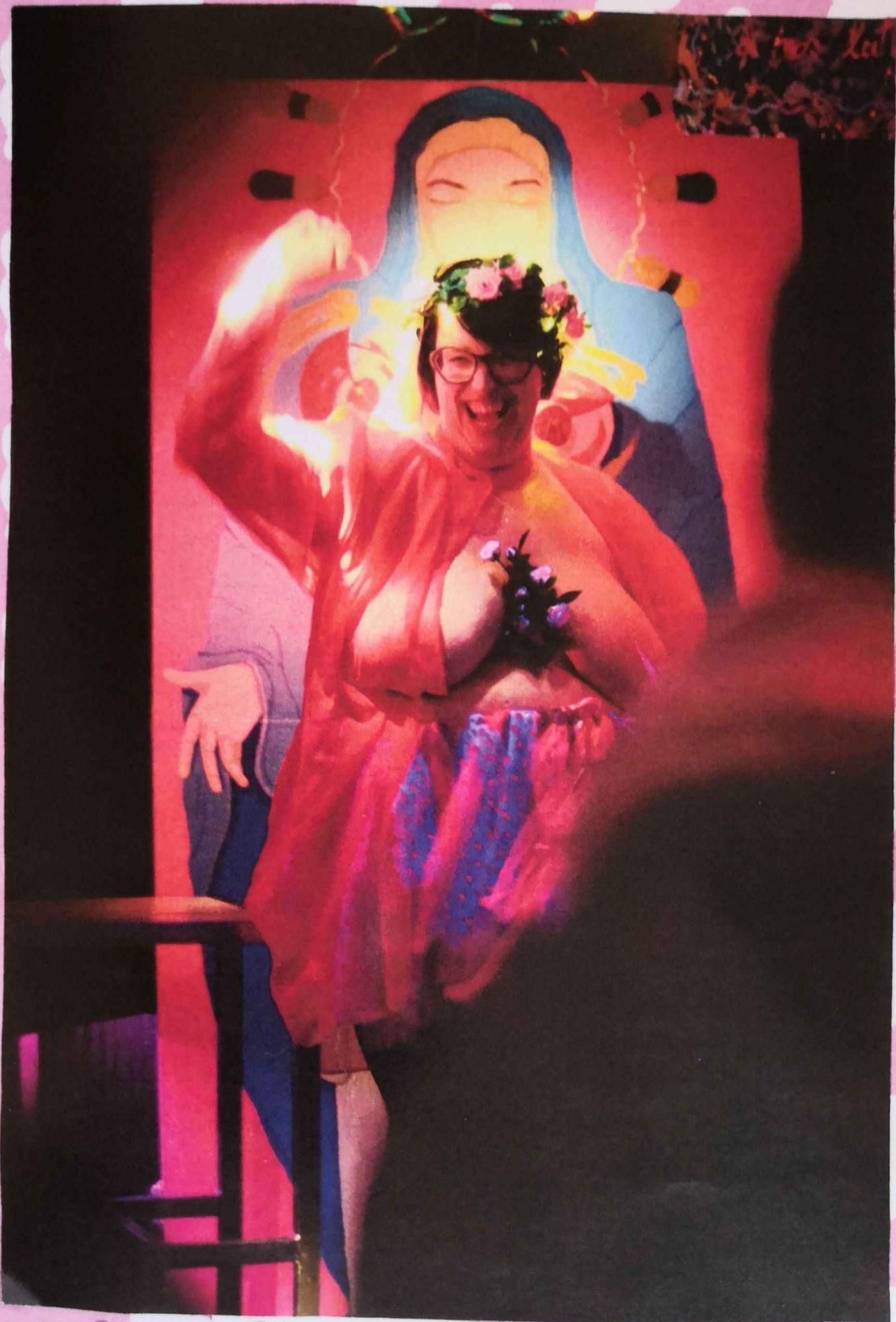


Photo: Florette Gros

paillettes sur mes jambes poilues et tomber la perruque que je porte toujours dans l'espace public. (duvet irrégulier, amnésies de TRICHOTILLOMANIE)

Finalement, et comme une évidence pour moi depuis des années, la mise en scène et la revendication d'une subjectivité grosse était au coeur de mes intentions. Le collectif Fat PositivityBelgium m'a portée là-dedans. Un tout grand merci d'ailleurs à Aurora, DIY master, qui m'a offert le tutu que je portais. Je voulais transmettre aux femmes, aux personnes trans, queer, non-binaires présentes un vent de libération à travers l'idée que tous les corps sont des bons corps, qu'on peut en profiter sans honte, dans la joie et la spontanéité (sans nier que c'est difficile car on est asphixié-e-s par les messages opposés). La possibilité de s'amuser et de danser ne devrait pas s'arrêter à un poids, en l'occurrence ma taille 52 ne m'aura pas arrêtée 😊;-) Je m'attendais à ce que certaines personnes vivent cette expérience comme libératrice tandis que d'autres seraient choquées et dégoûtées. J'espérais au moins introduire des failles dans les préjugés de ces dernières sur la grosseur et dans leur conception de la beauté.



C'était d'autant plus important que la soirée se déroulait dans un bar gay mainstream. Je souhaitais utiliser mon statut d'outsider comme fem lesbienne cis pour inviter à la réflexion sur la grossophobie au sein de la communauté gay. La soirée était d'ailleurs aussi vouée à une célébration des folles et des fems et des liens entre nos identités. Quand la follitude et la femitude s'expriment ensemble, dans une ambiance "camp", grrrly, féminine et bienveillante c'est un moyen de perturber la binarité de la langue et de la communauté queer francophones et c'est un pied de nez à la misogynie trop présentes dans nos milieux.

Bon, à part ça, ce n'est pas moi qui peux dire si ça a fonctionné ou pas. Mais je me suis éclatée 😊

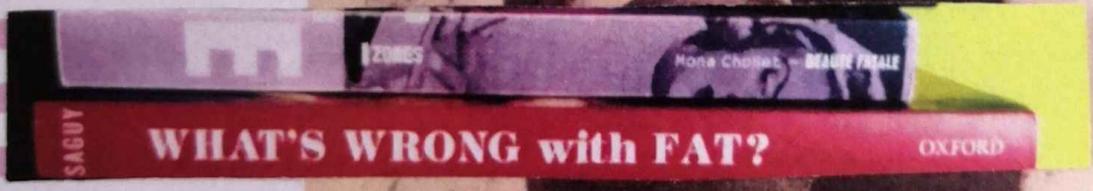
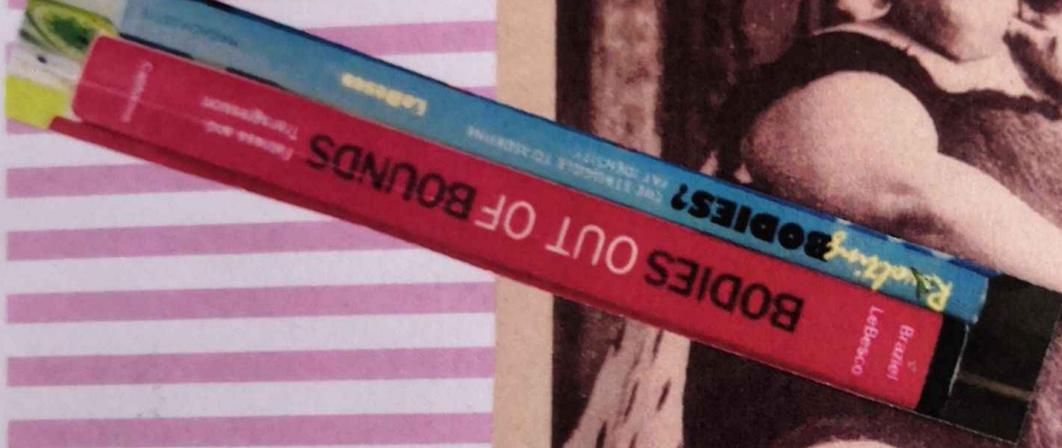
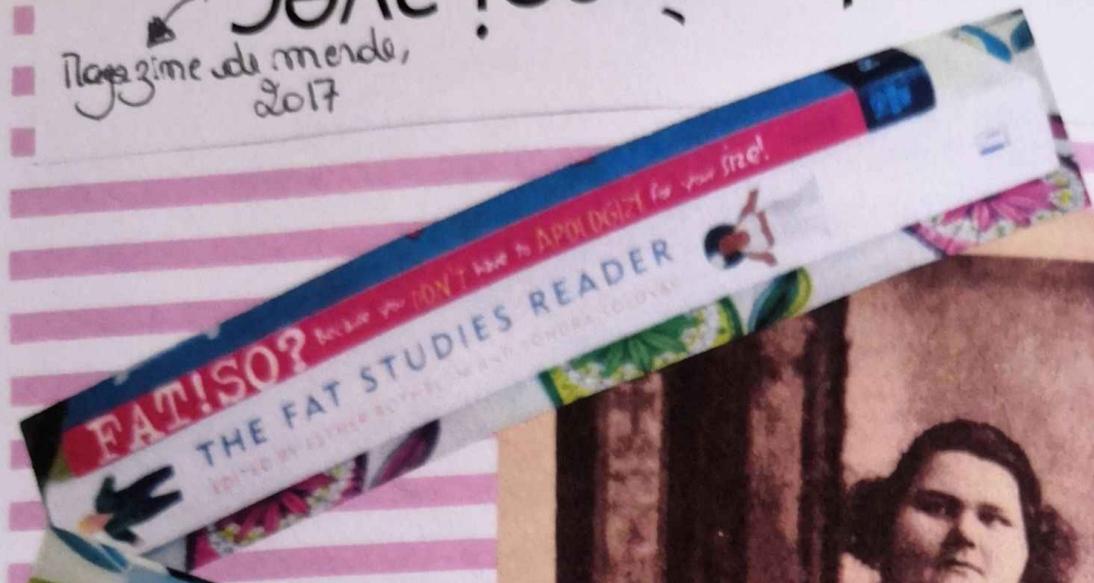


LA MINCITHERAPIE

Se reconnecter à soi avec

Magazine de mode, 2017

DOSSIER

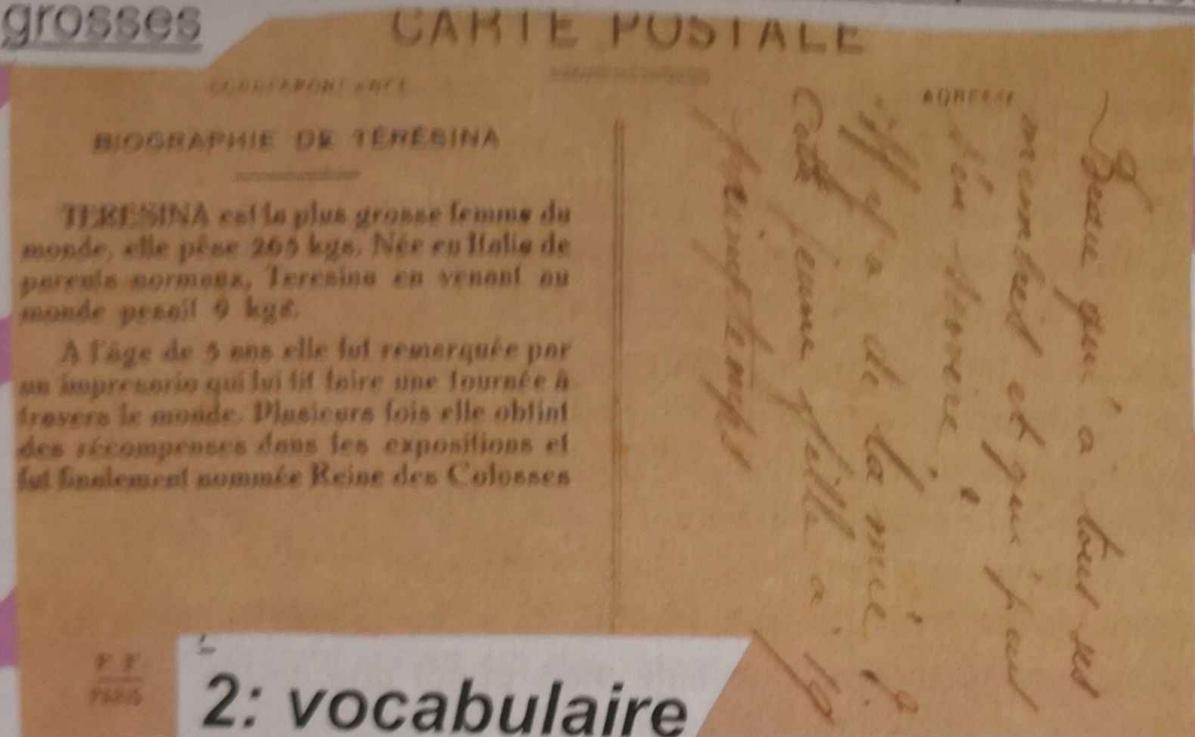


Carte postale LA REINE des COLOSSES

Vintage, l'Italienne Teneşima était une "bête de force", "la plus grosse femme du monde". → →

Les combats contre l'oppression des personnes grosses

grosses



2: vocabulaire

Je me revendique du *fat activism*. Eh bien, figurez-vous que depuis quelques années de nombreux-ses chercheur-e-s académiques travaillent aussi dans le champ des *fat studies*. Ces études sur la grosseur se distinguent des recherches sur la dite « obésité » (qui sont généralement anti-obésité et sponsorisées par des parties prenantes dans l'industrie de perte de poids (0)). Le point de départ des *fat studies* n'est pas la pathologisation d'une certaine corpulence mais plutôt les aspects sociaux, économiques, éducatifs, psychologiques, les biais médicaux, les représentations relatifs à la grosseur. (1). Dans la lignée du *fat activism* tel qu'il s'est développé au départ des Etats-Unis dans les années 70 et du développement des *fat studies*, voici quelques grands principes sur le choix des mots :

Surpoids

Il est conditionné à l'existence un poids *normal*. Vous allez me dire : oui, c'est l'IMC qui le détermine. En fait, ce qui est devenu l'indice de masse corporelle a été développé au 19^e siècle par Quetelet, statisticien belge, afin de pouvoir observer les variations dans la population et de faire des typologies (établir des « types » c'était super à la mode à

l'époque, on en connaît les dérives racistes et eugénistes). Son but n'était pas du tout d'évaluer la santé d'individu-e-s. Son usage s'est répandu au cours du 20^e siècle notamment à cause des compagnies d'assurance américaines à la recherche d'outils qui leur permettaient de classer leurs clients en fonction de leurs risques supposés de contracter des maladies. Quelques décennies plus tard, l'organisme national de la santé aux Etats-Unis a décidé, sous l'influence de l'OMS, de changer quels indices correspondraient à quel type de corpulence. Et hop, du jour au lendemain, des millions d'Américain-e-s sont devenus « en surpoids ». Indice fluctuant et utile pour catégoriser? Peut-être pas pour diagnostiquer! Et puis, il ne prend aucunement en compte les différences, pas même celles de genre. En outre, même si on s'entête à utiliser des outils problématiques, la répartition de la morbidité selon l'indice de masse corporelle n'est pas celle d'une augmentation constante mais plutôt une courbe : élevée pour les personnes très minces comme très grosses, plus élevée chez les personnes considérées comme « normales » que chez celles « en surpoids » (ces dernières seraient donc plus « saines »). (2)

Obésité

Ce terme a gagné en popularité dans le monde occidental à la fin du 19^e siècle et au cours du 20^e siècle. On assiste alors à une *pathologisation* de la grosseur (3). Le monde médical, largement relayé dans les productions culturelles, y a vu un état dont résulterait toute une série de conditions problématiques comme des maladies cardiovasculaires. Or, aucune relation de causalité n'a à ce jour été démontrée (4). Il y a bien une corrélation. Un lien. Pas nécessairement de cause à effet. Le lien pourrait être : les personnes grosses font le yoyo toute leur vie pour tenter de perdre du poids ce qui perturbe l'organisme. Ou : les personnes grosses subissent un harcèlement constant au sujet de leur poids (*fat shaming*) ce qui affecte leur santé (5). Ou bien : les personnes grosses sont systématiquement traitées de façon peu adéquate par le corps médical qui rechigne à les examiner ou qui attribue tous leurs soucis à leur poids sans chercher plus loin, en conséquence elles sont soit mal soit pas ou plus soignées. Ou bien : les personnes grosses appartiennent en majorité aux classes sociales défavorisées et précaires, elles ont donc un accès limité à de l'alimentation de qualité et à des soins de santé. Et

probablement, le secret de la corrélation réside-t-il dans la combinaison de ces facteurs.

Corrélation et pas causalité. Un rappel que toutes les personnes grosses n'ont pas forcément des problèmes de santé qu'on identifie comme causés par leur poids (problèmes d'articulation, cholestérol, hypertension, etc.) ni les risques qui leur sont associés. Personne ne peut déterminer notre état de santé en nous regardant.

Bon, en plus, sérieusement, maladie ou pas : qu'est-ce que ça peut foutre l'état de santé de quelqu'un-e ? Quand on est malade, on devient indignes de respect ? On vit de plus en plus vieux/vieilles (malgré la dite « épidémie d'obésité » hein, le mal de ce millénaire) et on ingurgite et respire de plus en plus de crasses. Alors, les personnes valides qui décrètent qu'on est dégoûtant-e-s et pitoyables quand on est malade, devinez quoi ? Eh bien oui, il est plus que probable que vous rencontrerez la maladie et le handicap à un moment ou à un autre dans votre vie. C'est facile de vous rassurer en nous dénigrant en raison de notre mauvaise santé supposée mais le corps valide obligatoire (*compulsory able-bodiedness*), c'est une norme sociale très présente (et validiste), qui ne vous met à l'abri de rien (6). Depuis quand la santé est-elle le curseur de la valeur de quelqu'un-e ?

C'est une bonne question ça, ma foi. Dans les années 70, s'est développée, dans le monde occidental, dans le sillon du néolibéralisme, une idéologie « santéiste » et une injonction au bien-être. Soudain, être en bonne santé physique et mentale (ce qui serait indiqué notamment par un corps mince) est devenu une question morale et de volonté individuelle, un idéal auquel chacun-e devrait se conformer. Il est désormais de la responsabilité de chacun-e de prouver et de garantir cette santé et ce bien-être qui déterminent notre valeur dans le monde. Soudain ? Enfin, depuis que les grandes entreprises nous ont incité-e-s à consommer dans ce sens. L'idéal est celui d'individu-e-s indépendant-e-s, productif-ves, qui génèrent de l'argent et qui consomment. Des corps considérés comme hors-normes - gros et handicapés - se voient stigmatisés sous le motif de leur improductivité, de leur incapacité à intégrer et à incarner la logique de la norme. Les discours actuels sur l' "obésité" sont empreints de ce contexte. D'autant plus que les personnes grosses sont perçues comme

personnellement responsables de leur état et possédant la capacité individuelle de s'en extraire. Les politiques de santé publique, les médias et n'importe quel-le quidam s'en donne à cœur joie dans la culpabilisation. Je vous invite à parcourir les liens (7) en bas de ce texte pour des analyses plus développées et nuancées. Mais je ne veux pas vous perdre. Nous en étions donc aux termes utilisés pour désigner nos corps.

Les mots qui font joli

Les militant-e-s contre l'oppression de la grosseur (8) ont aussi fait le choix de refuser d'utiliser dans leurs luttes les euphémismes qui sous-entendent qu'il faudrait masquer la réalité de nos corps, autrement dit : rond-e (surtout utilisés pour les femmes cisgenres comme une validation par le regard masculin au même titre que *pulpeuses* et autres *femmes à formes*), corpulent-e (on a tou-te-s une corpulence en fait), grassouillet-te, etc. J'aime bien certains de ces mots cependant, je vous l'avoue.

Petit clin d'œil : on me glisse à l'oreillette que le mot « crapoussin » est tombé en désuétude (Merci Yasmina <3). Il signifie, selon le wiktionnaire, « Personne courte, grosse et mal faite (physiquement proche du troll et mal vêtue) ». On l'adopte ?

Grosseur

La lutte contre l'oppression de la grosseur (ou en tout cas la frange dans laquelle je m'inscris) a historiquement fait le choix d'un terme politique : grosseur, gras, personne gros-se. Politique pour son rejet de la médicalisation et de la pathologisation et pour la réhabilitation du mot descriptif derrière l'insulte. Comme petit-e, comme grand-e, comme mince. Gros-se, tout simplement. C'est l'histoire de nombreuses luttes sociales de revenir à ou de proposer des termes neutres au lieu de ceux qui sont imposés par les dominant-e-s : les personnes noires face à des termes racistes et insultants, les personnes transgenres face au mot *transsexualité* teinté de pathologisation et de psychiatrisation alors que les transidentités sont pourtant indépendantes de la sexualité. Certaines se sont aussi réappropriées des insultes. C'est ce qu'on appelle le retournement du stigmaté.

Comme si on vidait l'insulte de sa capacité à nous stigmatiser et à nous rendre impuissant-e-s en l'utilisant à notre tour. Je suis queer et gouine par exemple. Et « gros-se » est encore tellement utilisé pour insulter et mépriser qu'il est émancipant de le réclamer à nouveau comme notre terme. Un mot avec lequel on ne peut plus nous blesser. Grosse et fière.

Illustrations: cartes postales anciennes et grossophobes issues de ma collection perso. plus de détails sur chacune sur ellysnowe.tumblr.com

Notes :

(0) Anna Mollow, *The Ninety-Five Percent: Fighting Neoliberalism and Fatphobia Together*

(1) Pour une première approche, le *Fat Studies Reader, Fat Studies. An Interdisciplinary Journal of Body Weight and Society* ou encore la *Weight Stigma Conference*

(2) Quelques sources pour ce paragraphe :

- Georges Vigarello, *Les métamorphoses du gras. Histoire de l'obésité* (pas d'optique *fat studies* ici)

- Abigail Saguy, *What's Wrong With Fat*, 2013. Une conférence inspirée de son livre sur <https://www.youtube.com/watch?v=R-0kk0-FUk> → Bonne 1^{ère} approche ! ♥

- Paul Ernsberger, « BMI, Body Build, Body Fatness, and Health Risks », 2012, Jenn Anderson, « Whose Voice Counts? A Critical Examination of Discourses Surrounding the Body Mass Index », 2012, et Sonya Satinsky et Natalie Ingraham « At the Intersection of Public Health and Fat Studies: Critical Perspectives on the Measurement of Body Size », 2014, dans *Fat Studies. An Interdisciplinary Journal of Body Weight and Society* → *du moment !*

- A écouter : *Let's Talk About Fat. Raising Critical Questions and Debunking Cultural Myths* de Noortje van Amsterdam. Si vous ne comprenez pas l'anglais, téléchargez quand même le pdf et regardez p. 14. C'est sur le site de Sophia, réseau belge des études de genre : <http://sophia.be/index.php/fr/pages/view/1397>

→ la cloche de St ITC : intéressant !

(3) Georges Vigarello, *Les métamorphoses du gras*, dans la version de poche de 2010, pp. 262 et suivantes.

(4) La conférence de Noortje van Amsterdam mentionnée ci-dessus.

(5) Gina Kolata, *The Shame of Fat Shaming*, New York Times,

(6) Robert McRuer, *Crip Theory. Cultural Signs of Queerness and Disability*, 2006.

Pour une première approche: DeaBusk Larsen, *Creating Disability – Invisible Bodies and Public Space* sur HYSTERIA dont voici un essai de traduction partielle : « On considère généralement l'hétérosexualité comme une condition qui se marque naturellement dans les corps. Le terme d'hétérosexualité obligatoire conçu par Adrienne Rich (1980) le résume parfaitement. L'hétérosexualité "est, tout simplement", c'est le paramètre par défaut qui nous serait assigné à tou-te-s, en attendant que nous fassions notre coming out en tant qu'autre chose ou que rien du tout. A l'inverse, la "validité" (non-handicap) obligatoire n'a pas autant été traitée et théorisée. Ce qui se cache derrière cette expression, c'est que certains corps sont rendus invisibles et qu'ils sont exclus. Comme l'a écrit Robert McRuer (2006), " la validité, plus encore que l'hétérosexualité, se déguise encore largement comme une non-identité, comme l'état naturel des choses". Cette idée que certains corps sont naturels et normaux crée le handicap. En effet, le corps valide représente la norme, ce qui assure en retour que le corps "moins/différemment valide" peut être considéré uniquement comme anormal ou handicapé (de la même façon que l'homosexualité et le queer n'existent que comme l'espace de l'Autre de l'hétérosexualité obligatoire). Cela reproduit l'idée d'une unique forme de "validité" et insiste sur l'existence de la norme. La validité obligatoire part du principe que le corps valide est préférable et que nous devrions tou-te-s y aspirer. (...) L'espace public est perçu comme neutre. Mais en réalité, il n'en est rien. C'est un champ de bataille. Un champ de

bataille qui n'est pas perçu comme tel par le corps valide dès lors qu'il y est valorisé. Cela entretient la croyance que le corps valide est le corps par défaut naturel et que les autres corps sont anormalement déviants et socialement abjects. Cela rend le corps non-valide invisible, mais aussi cela crée un discours qui nous amènent à croire que "la bonne vie" ne peut appartenir qu'à des corps valides. Par conséquent nous évitons et rejetons activement les corps déviants. »



(7) - E. Chandler et C. Rice, « Alterity In/Of Happiness: Reflecting on the radical possibilities of unruly bodies », 2013, dans *Health, Culture and Society*: <https://hcs.pitt.edu/ojs/index.php/hcs/article/view/146>

→ ♡ ♡ ♡ open article ♡ ♡ ♡

- F. Schrob, « Fat Politics in Europe: Theorizing on the Premises and Outcomes of European Anti-‘Obesity-Epidemic’ Policies », 2013, dans *Fat Studies. An Interdisciplinary Journal of Body Weight and Society*

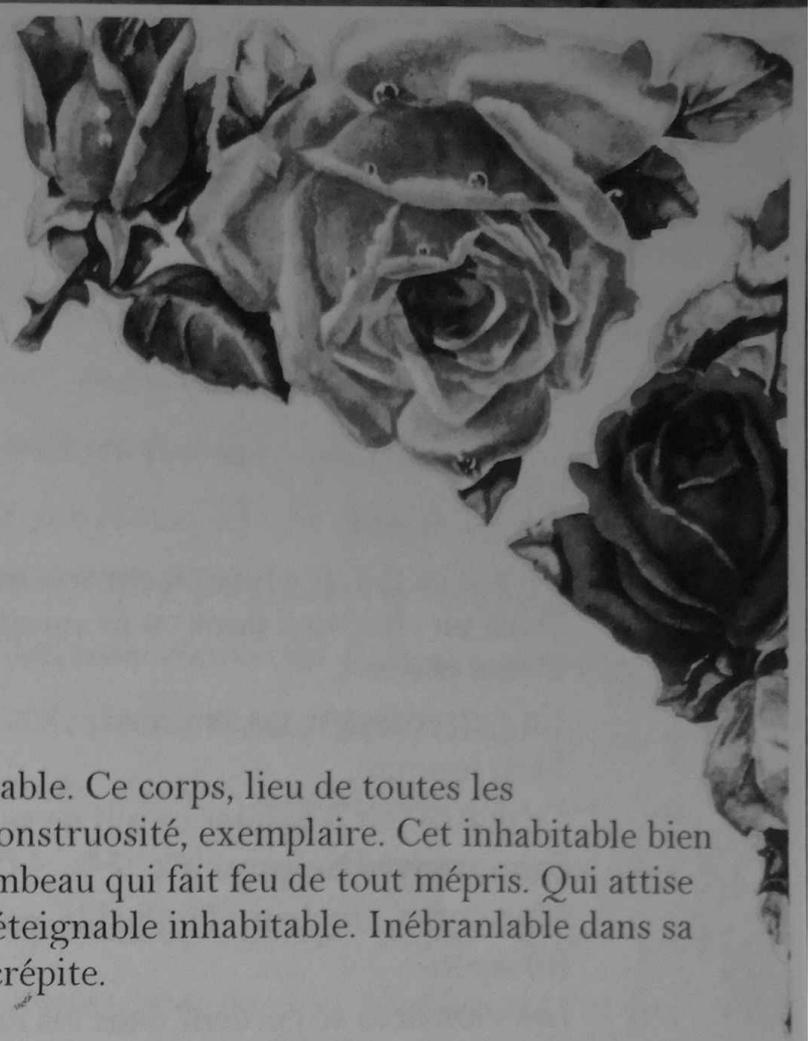
- Soisbien, et tais-toi, <https://www.letemps.ch/societe/2016/10/26/sois-bien-taisto>

(8) Tiens, un zine en français de 2001 sur l'oppression et la libération de la grosseur : <https://infokiosques.net/spip.php?article359>

→ carte postale ancienne du ma collection



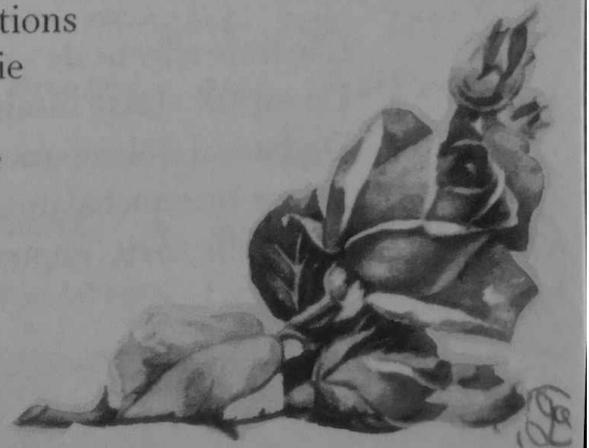




Inhabitable

Ce que ça fait d'habiter l'inhabitable. Ce corps, lieu de toutes les abjections, souverain dans sa monstruosité, exemplaire. Cet inhabitable bien habité, de la tête aux pieds. Flambeau qui fait feu de tout mépris. Qui attise en étincelle toute violence. L'inéteignable inhabitable. Inébranlable dans sa fierté. Cracheur d'indicible qui crépite.

Il n'est pas censé être
Il est censé être au régime, sur le billard, amputé
Estomaqué, j'en suis estomaquée
Dans l'ombre et dans la honte
Sous les injures
Il est censé être éphémère
Condition qu'il n'est concevable que de vouloir quitter
Je suis censée m'exiler
M'excuser
On ne vit qu'en transition
De l'inhabitable à la norme
A la minceur. Au lisse.
Je le pare
Je scintille, je fais feu de tout mépris
Je fais le phare
L'exubérance comme rempart aux discriminations
M'approprier le lieu qui n'est pas un lieu de vie
Par l'outrance lui donner résonance
Mon domicile n'est pas miscible dans la haine





Ce que ça fait de vivre en contrée proscrite.
Dans un chez-moi dont on m'aurait chassée
Toute petite
En outrepassant ses limites
Mon intimité.
Ce que ça fait d'habiter ce qui ne se dit pas
Sans preuves à charge
Mon corps, cracheur d'indicible, crépète
Rouspète
Les violences se perdent dans les limbes de l'informulé
Il n'existe rien du coupable.
Il existe :
Mes cris. Mes pipis au lit.
Le trituration de mes cheveux.
La dépression et les psychoses.
Les phobies sociales
Les bizarreries sales
Il ne subsiste que ce que mon corps a fait de l'agression
Rien de palpable
Dans un monde où l'indicible est relégué à l'inhabitable.
C'est de notre faute si on est cinglées.
Il n'y a pas de coupables quand ton mécanisme de défense a été la folie.
Il n'existe que toi, tes symptômes, ta terreur, tes dysfonctionnements.
Ta culpabilité

L'infâme affront de se développer
En espace classé insalubre
Du bancal s'élève une pyramide de bric-à-brac
Moins brinquebalante à mesure qu'elle pousse, qu'elle se construit
Et qu'elle sévit, impunément, de sa liberté chèrement restaurée

3. La Positivité ou la justice ?

Des luttes contre l'oppression de la grosseur est née la body positivity, un mouvement qui a, sous certaines de ses manifestations, dépouillé le fat activism et la disability justice (1) de leur radicalité. J'aimais bien l'expression « fat positivity ». Quand le collectif Fat Positivity Belgium dont je faisais partie il y a quelques années l'a adoptée, nous pensions qu'il y avait une portée radicale dans l'association de la grosseur à quelque chose de positif alors que notre environnement nous rappelait sans cesse que ça n'était pas le cas. Nous rejetions aussi l'idée de « fat acceptance » : pas d'acceptation dans les normes pour nous, pas d'assimilation, mais plutôt un appel à bousculer les normes corporelles (grossophobes, hétérocissexistes, racistes, handiphobes), le capitalisme, les politiques de santé publiques culpabilisantes, l'institution médicale.

Et puis, dans les médias mainstream, avec la visibilité d'une partie du mouvement body-positive, la « positivity » ^{est devenu} une injonction. Elle est aussi devenue un argument pour générer des profits pour les grandes entreprises. Quand je me penche sur les compte-rendu des groupes de parole que FatPo organisait, il est évident que la « positivity » était un appel à changer les représentations, à gagner en puissance par rapport à nos propres corps. Et ce, sans pourtant chercher à éclipser nos expériences

difficiles, nos traumatismes, notre tristesse, nos solitudes. La positivité présentée aujourd'hui invisibilise en revanche la réelle souffrance de nombreuses personnes grosses. Cette souffrance est compréhensible dans le contexte d'une haine des grosses et d'une pathologisation constante. Elle ne peut être évacuée à coups de slogans body-positive. L'injonction au bien-être nous aura ainsi rattrapé-e-s tandis que nos discours ont été co-optés et dilués par les marques. La résistance au capitalisme requiert une capacité de mutation rapide pour tous les collectifs engagés dans une transformation sociétale. Se réinventer pour se faufiler dans de nouvelles failles. Modifier les modes d'action et de manifestation de notre contestation.



Entre une place nécessaire pour la tristesse, la dépression, les troubles alimentaires et les douleurs physiques dans les collectifs et dans les récits de vie de personnes grosses et l'intégration des messages dominants dans nos argumentaires, il n'y a qu'une fine frontière. Avec une pluralité neuve de discours sur la grosseur dans le monde francophone, je vois apparaître un champ lexical que je ne souhaite pas utiliser en tant que militante car il ne rejette pas la pathologisation. Je m'interroge (sans le rejeter en bloc a priori) ainsi sur le choix de la rhétorique de l'« obésité » : Correspond-il à une analyse commune

de maladies partagées ? Est-il stratégique ? Dans ce cas, est-ce dans le sens d'un meilleur relais par les médias ou d'une meilleure prise en charge par le corps médical ?

L'homosexualité était désignée comme une pathologie psychiatrique, validée par des arguments « scientifiques » (dans le contexte de ce qui était alors reconnu comme scientifique) et inscrite au DSM, la bible de la psychiatrie. Les transidentités sont encore largement pathologisées et psychiatrisées. Pendant une partie du 20^e siècle, les mouvements homosexuel-le-s, ancêtres des luttes LGBTQ+ et queer, étaient majoritairement homophiles, c'est-à-dire que le diagnostic n'était pas contesté et que les revendications s'axaient sur une acceptation au sein de la société malgré cette tare supposée.

A l'image de la cassure provoquée dans cette tendance par l'arrivée de groupes révolutionnaires (émeutes de Stonewall aux Etats-Unis, les Gouines Rouges et le FHAR, front homosexuel d'action révolutionnaire, en France), faut-il envisager le rejet d'un discours pathologisant, le fait d'assumer un rôle de perturbateurs-rices dans une société oppressante et la revendication d'une fierté en tant que groupe, comme les conditions nécessaires d'une libération et d'une justice sociale ?

Faut-il que les personnes gros-ses s'en inspirent ? Assure-t-on ainsi une émancipation durable

(l'activisme LGBTQ+ a démontré l'écueil de la dépolitisation et de la normalisation)? Ou cette justice sera-t-elle garantie en acceptant les diagnostics médicaux dont on sait néanmoins qu'ils sont avant tout le reflet d'une époque, de normes et de jeux de pouvoir? Qu'en est-il de l'acceptation de théories psychanalytiques qui font de la grosseur un excédent qu'il faut absolument faire parler et supprimer? Devons-nous nous libérer de ces schémas explicatifs? Ou, au contraire, nous aident-ils à faire sens de nos existences et sont-ils mobilisables dans nos combats? Faut-il faire un choix entre ces voies pour être radicaux-ales ou doivent-elles co-exister et complexifier ainsi les visions de nos corps et de la vie de gros-ses?

Face aux explications monolithiques, la diversité me paraît bonne à prendre. Nos opposant-e-s nous diront, comme à tout mouvement social qui refuse le langage simpliste et faussement unifiant du pouvoir, que la diversité de nos voix dilue, qu'elle paralyse ou qu'elle nous rend inintelligibles. Nous savons qu'elle est déjà la création d'alternatives. 

Note

(1) Cases Rebelles, Sin Invalid, des corps révolutionnaires

NomyLamm, This is Disability Justice





Dans ce zime:

- Mes cuisses - poésie - p.3
- Les corps sont des lieux de résistance
mes seins sont des armes
+ Grossièrement bruyantes
- peinture, collage - p. 9.
- Les combats contre l'oppression des
gros-ses (1) Riot met Diet
- essai - p. 11
- Retour à un some performance cabaret
- témoignage - p. 15
+ photos. Flow Bow
- Le freak, c'est la mimothérapie
- collage - p.20
- Les combats... (2) VOCABULAIRE - essai
- p.21
- J'ai la grosseur légère - peinture - p.28
- Imhabitable - poésie - p.29
- Les combats... (3) Positivité au Justice - p.31
- essai
- Solaine - peinture - p.35